

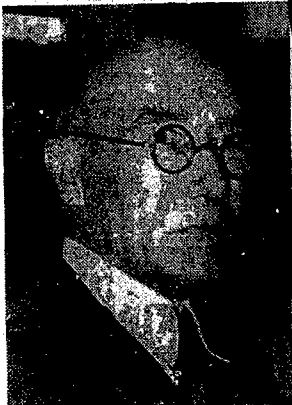
~~L'E~~  
L'Époque. (Porché)

24 juillet 1937 21

~~10/11~~

# LA CHRONIQUE LITTÉRAIRE

de  
**François PORCHÉ**



M. André Gide.

**André GIDE** : *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »*

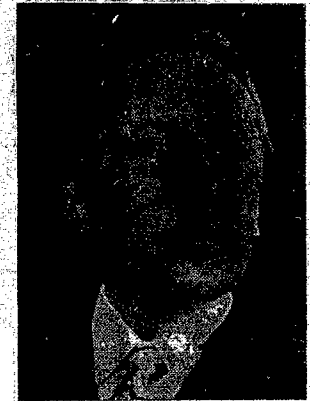
(1 vol., N. R. F.)

**Pierre HERBART** : *Carnets de voyage en U.R.S.S. 1936*

(1 vol., N. R. F.)

**A. de CHATEAUBRIANT** : *La Gerbe des Forces. Nouvelle Allemagne* (1 vol., Grasset).

**Roland DORGELÈS** : *Vive la Liberté!* (1 vol., Albin Michel.)



M. Roland Dorgelès.

S  
E  
C

L  
I  
T  
T  
É  
R  
A  
I  
R  
E

Bien qu'il accompagne parfois d'un « souvenir amical » les envois qu'il me fait de ses livres, je ne sais trop si André Gide, que je n'ai pas revu depuis son aventure bolcheviste (sauf une rencontre fortuite de trois minutes, dans la rue, un soir, il y a deux ans) me considère toujours comme son ami ; mais je suis que je le suis resté, n'ayant nul besoin pour connaître mes propres sentiments, de connaître ceux qu'on a pour moi. Cependant, je n'eus pas le cœur de m'associer aux louanges que décernèrent à Gide, lors de la publication de son *Retour de l'U.R.S.S.*, tant de personnes qui, la veille encore, le couraient d'injures.

De ce *Retour*, en son temps, j'ai dit ce que je pensais. Aujourd'hui l'auteur y ajoute des *Retouches*. Ces « repeints » ne visent pas à changer l'éclairage du tableau, mais à en accentuer les ombres. D'où un nouveau concert d'éloges, lequel, cette fois, prend l'ampleur d'une acclamation, car certains se méfiaient, qui se sentent maintenant rassurés. De tous côtés, on tue le veau gras, pour fêter le retour de cet enfant prodige de soixante-quatre ans, de ce vieil Urieu qu'on suppose las de ses courses et revenu à la raison. En même temps, ru camp opposé, où l'on avait cru retenu l'illustre « camarade » par l'appât de droits d'auteur fantastiques, montent des huées : « Traître ! déserteur ! petit bourgeois ignoble ! valet ! chien ! reptile ! »

Soyez sûrs que les félicitations des « bien pensants », des « fascistes » ne font aucun plaisir à M. Gide. Il sait trop sur quelle confusion nouvelle repose leur tendresse à son égard. Il ne leur a même pas caché : « Je ne suis pas un révolutionnaire repentant, je suis un révolutionnaire déçu ». Mais ils n'ont rien voulu entendre. D'autre part, sous les outrages de ceux qu'il a reniés, peut-être le flagellé, toujours avide de voluptés punitives, frémir-il délicieusement. Sa véritable faute est là, dans ce délice.

M. André Gide, j'ai regret à le dire, a péché gravement, parce qu'il a péché par légèreté. Il n'a pensé qu'à lui, dans toute cette affaire. Pas un instant il n'a envisagé les responsabilités immenses qu'il encourait.

Un jour, dans sa propriété de Cuverville, il est entré en transe à l'idée d'une Soviétie imaginaire, où s'élaborait, croyait-il, une Humanité nouvelle qui avait enfin osé rejeter de son corps social la vieille cellule détestée : la Famille. Là-dessus il lança son cri fameux : « Je donnerais ma vie pour que cette expérience réussit ! » Cela ressemblait à une de ces phrases comme un tout jeune homme, pour secouer l'ennui des grandes vacances, en écrit à un ami dans une lettre. C'est le Gide d'autrefois, du lointain autrefois, qui remontait du fond des années, ou plutôt qui manifestait sa persistance sous le masque de la soixantaine. Il disait : « Je donnerais ma vie pour les Soviets », du même élan métré dont il faisait à Pierre Louys, vers 1895, la confidence de ses pensées et plus encore que de ses pensées, de l'émot qu'elles lui cau-



M. André Gide.

saient. Sauf que quelque histrionisme se mêlait ici à l'élan, car il était sous ses hêtres, *sub tegmine fagi*, et savait qu'il ne risquait rien.

Or, avait-il le droit d'oublier qu'il n'était plus, par l'âge, un adolescent ? Il s'est soucié comme d'une guigne des échos que sa déclaration pâmée ne pouvait manquer d'avoir. A moins qu'il ne se soit réjoui du trouble qu'elle allait jeter dans l'esprit de la jeunesse. Entendez des vrais jeunes gens, car il ne s'agit plus ici d'une jeunesse comme la sienne, qui se survit étrangement chez un vieil écrivain blasé, à la recherche d'émotions neuves.

Sans doute il est beau de rester jeune par l'émotivité, par la faculté de s'enthousiasmer ou de s'indigner, mais à condition de ne pas entraîner les autres à l'étourdie dans des aventures. M. Gide, avant de s'exalter, avant surtout de donner ou de laisser donner tant de publicité à son exaltation, aurait dû s'informer.

Comment se fait-il que, à cette époque déjà, il fût si mal instruit ? Dès ce temps-là, pourtant, le bolchevisme se dressait comme une pyramide de mensonges, ruisselante de sang. Admettons que M. Gide l'ignorait. Mais, entre son adhésion extatique au communisme et son départ pour l'U.R.S.S., il s'est écoulé plusieurs années durant lesquelles ce même homme qui nous entretient à toute occasion de ses scrupules, a négligé de s'informer davantage, durant lesquelles il a accepté la popularité nouvelle dont il fut entouré dans les milieux révolutionnaires de stricte obéissance moscovitaire, servant leur propagande figurant dans leurs réunions, leurs congrès, tantôt le visage épanoui de bonheur, tantôt les yeux embués de larmes sous les rafales des ovations.

Enfin, un jour, il part. Là-bas, il

est désappointé. Au retour, il dit son désappointement dans un petit livre. Et le voilà maintenant qui insiste dans un autre opuscule : « Je suis plus désappointé encore que je ne l'ai avoué tout d'abord... » Eh bien ! non, c'est inadmissible ! Quelle que soit mon admiration pour le talent d'André Gide, si profonde que soit l'affection que je lui garde par fidélité à d'anciens souvenirs et pour d'autres raisons d'ordre privé que j'ai dites ailleurs, je ne puis m'empêcher d'être révolté (tiens ! tiens ! je suis donc resté jeune, moi aussi !), révolté par tant de complaisance envers soi, tant de sans-gêne.

Ma parole ! devant les variations de sa propre pensée, l'attitude d'André Gide est celle du savant en face de l'expérience en cours. Il n'a cure des conséquences pratiques, des « applications » que les vulgarisateurs intéressés ou trop pressés peuvent tirer des états successifs de son opinion. Bref, il assimile orgueilleusement à la recherche de la vérité scientifique la quête sinieuse, émue, tourmentée, ravie de ses idées personnelles. Il n'est pas indifférent à la renommée publique, mais, tout en jouissant de ce bruit fait autour de son nom, il feint d'y rester sourd, d'être attentif seulement à ce qui naît et se transforme dans le laboratoire de son cœur. Il note dans son *Journal* les phases diverses de ses jugements. Or, bien il publie ces minces cahiers *Retour* et *Retouches* à mon retour, qui sont comme le résidu (momentané) de l'expérience gidienne du bolchevisme. Il les dépose au pied de la pyramide sanglante. Après quoi, revenu sous ses hêtres, il s'enchaîne à relire Racine ou s'attendrit sur une fleur.

Du point de vue documentaire, les *Retouches* au *Retour* n'ont d'autre intérêt que de jeter un curieux jour sur cette déviation morale de M. André Gide, qui le porte à croire que la sincérité d'un aveu tardif suffit à tout

nous avons toujours souhaité, il est à craindre que, devant cette explosion d'un renouveau plein de colonnes en marche et de drapeaux déployés, beaucoup ne songent : « Ce printemps-là n'est pas le nôtre... Mignonne allons voir si la rose... »

A la fin, c'est une prétention absurde que de vouloir nous contraindre à opter en Moscou et Berlin, entre communisme et fascisme. Le jour où nous serions réduits à cette extrémité, de quelque côté que se porte alors notre choix, nous serions perdus. Dieu merci, nous n'en sommes pas là.

Vive la Liberté ! comme dit M. Roland Dorgelès. D'aucuns insinueront peut-être que ce nouvel ouvrage de l'auteur des *Croix de bois* n'a pas plus de signification qu'un mouvement d'humeur. — Pas plus de signification ? Vous me la baillez belle ! Mais, que le livre soit né d'un mouvement d'humeur, c'est là ce qui en fait l'importance et le prix. Excédé du dilemme où l'on cherche à nous enfermer, M. Dorgelès a fait le tour des Etats « totalitaires », et sa conclusion, qu'il résume dans le cri qu'il a donné pour titre à ses notes de voyage, c'est qu'il repousse également toutes les formes de dictature.

Mouvement d'humeur, donc, mais de bonne humeur. — Le sifflement de Gavroche. — D'un Gavroche singulièrement lucide, en tout cas, extraordinairement apte à ne pas s'en laisser conter. Ah ! que notre « monsieur Dorgelès », comme ils l'appellent, a dû désespérer les anges gardiens de l'Intourist !

Impossible, en outre, d'être plus dépourvu de mysticisme que ce pèlerin-là ! A ce degré, cela semble une gageure. Au point qu'on se demande s'il n'y aurait pas, dans son rire, quelque mystique à rebours, comme une autre foi sous un masque de raillerie. Telle est bien la vérité, rien d'autre. Gavroche est l'aîné, le petit-fils de Panurge. Or, qui oserait soutenir qu'il n'y a aucune spiritualité dans Rabelais ?

Pour moi, l'on connaît mes idées. Moralement (et prenez cet adjectif au sens le plus large, où la moralité publique est incluse) il n'y a d'espoir de salut que dans la restauration des valeurs chrétiennes. Politiquement, je demeure fermement attaché à la Démocratie (riez Maurras ! riez Daudet). Concilier les deux points de vue, le moral et le politique, voilà tout mon programme. C'est dire qu'il faut épurer l'idée démocratique — et surtout la pratique de la Démocratie — leur rendre l'honneur, le prestige et la force.

Le cri de Dorgelès marque un réveil du bon sens. Il dissipe les miasmes. Oui, vive la Liberté ! Et j'ajoute : « Français avant tout » C'est le vieux : « France, d'abord ! » Je n'en rougis point. Ne tombons pas dans le piège d'en rougir jamais.

François FOCHER.

racheter, que, à chaque heure, la vérocité de la soixantième minute répare les dégâts des cinquante-neuf minutes précédentes, vouées à l'équivoque et à la collusion. Intérêt tout psychologique. Objectivement, en ce qui concerne l'U. R. S. S., le livre ne nous apprend rien.

Les *Carnets de voyage* de M. Pierre Herbart : *En U. R. S. S.* 1936, ne sont qu'un recueil d'impressions, mais d'un relief plus vif que le *Retour* et les *Retouches*, parce que l'auteur, jeune d'une jeunesse non grimaée, sincèrement naïf — et, de surcroît, obscur — est uniquement préoccupé de son objet, tandis que, chez M. Gide, la chose vue passe au second plan, le premier plan étant toujours occupé par le miroir conscient, trop conscient, qui la reflète, c'est-à-dire par la personnalité de l'écrivain et sa sensibilité si précieuse.

Lui aussi, M. Pierre Herbart, est un révolutionnaire dissident. Il a vécu des mois à Moscou, où il semble qu'il dirige une revue de *Littérature internationale*. Il accompagnait, au cours de leur voyage, M. Gide et le pauvre Eugène Dabit, mort là-bas, heurté par toutes les paroles qu'on cite de lui, me rappelle si singulièrement le regretté Ch. Louis-Philippe. Lisez l'ouvrage de M. Herbart : de tous les témoignages publiés sur l'U. R. S. S. actuelle, je n'en connais pas de plus frappant.

Cela dit, j'ajoute que la critique provoquée chez les communistes staliniens par les récentes publications de ceux qu'ils nomment des renégats, est très compréhensible. Comment auraient-ils pu supposer que des esprits aussi fins, aussi nuancés ou même simplement aussi cultivés que des intellectuels français des Messieurs de Paris, avaient pris à la lettre la propagande grossière du Komintern, et que, transportés sur place, ces néophytes seraient stupéfaits de voir un tout autre tableau que celui qu'on dépeint aux ouvriers dans les feuilles et parolotes du Parti ? Ils étaient en droit de

penser que, pour des raisons personnelles qu'ils n'avaient point à approfondir, ces littérateurs subtils avaient d'avance accepté la distance qui sépare de la réalité les fresques brossées pour les masses. Et cette marge, qui est énorme, est la mesure même du mensonge.

Voici maintenant d'autres pâmisions. Cette fois, dans le camp opposé. M. Alphonse de Châteaubriant est allé chez Hitler. Aussitôt le Rhin franchi, il s'est mis à danser. Une danse sacrée, un délire. Ah ! ça, les écrivains français ont-ils perdu la tête ? Les verrous-nous, l'un après l'autre, se changer en illuminés, en dévotiers tourtereaux ? De la part de M. de Châteaubriant je ne m'attendais pas à cette métamorphose.

Je l'ai souvent admiré. M. de Châteaubriant, souvent suivi dans sa Brière. Ou bien il m'emmenait en de vieux châteaux, où l'on arrivait au coucher du soleil, après avoir marché tout le jour à travers de grands bois ; et je l'écoutais me conter, le soir, à la veillée, les passions profondes des destins solitaires, toutes ces belles histoires d'autrefois. Je le croyais tellement Célte qu'il me semblait même un peu « druide ». Or, il trahit nos chênes pour les sapins d'Herzynie.

A ce mot « trahir », le gentilhomme breton sursaute. — Calmez-vous. Monsieur de Châteaubriant, nous ne suspectons point votre patriotisme ni la pureté de vos intentions. Je sais que vous n'oubliez pas la France, que vous l'oubliez si peu que vous rêvez de la réconcilier avec l'Allemagne, laquelle, pour l'heure, se confond avec l'Allemagne hitlérienne. C'est un grand dessein. Reste à savoir si le ton que vous avez employé pour nous aiguiller dans cette voie est propre à nous persuader.

J'en doute fort. Certes, nos professeurs de rhétorique nous enseignaient jadis que, pour bien traiter un sujet,

il fallait en quelque sorte l'épouser. M. de Châteaubriant a passionnément épousé l'Allemagne. Mais, dans sa feugue amoureuse, il a perdu de vue que son sujet n'était pas précisément là. Il s'agissait, non pas de se fondre tout entier dans l'âme germanique, mais de tracer, d'elle à nous — entre les autostrades réservées à d'autres fins — des sentiers de compréhension réciproque et, s'il se peut, de confiance mutuelle, d'amitié.

Je ne découvre aucune place laissée à la tranquille amitié dans *La Gerbe des Forces*.

Je vois qu'on nous invite à partager une ivresse dionysiaque (je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je suis las de Dionysos). Je sens qu'on nous presse d'entrer dans une ronde qui n'est pas toute allée, mais plutôt scandée à coups de bottes. Notez que je n'entends dégoûter personne du pont de la botte. Je dis seulement que c'est affaire de goût.

M. de Châteaubriant a l'esprit religieux. Témoin son beau livre, *La Réponse du Seigneur*, paru il y a trois ans. On conçoit aisément que, par la pente du mysticisme, l'auteur soit entré en communication avec le devenir éternel des Germains. Ce que j'ai plus de peine à comprendre c'est comment son mysticisme, jusqu'ici teinté de jansénisme, tout en profondeur, en repli, avec tendance à l'ascèse, a pu s'accorder, d'un élan si spontané, avec les puissances confuses, avec la fermentation, le tumulte du néopaganisme hitlérien. Mais la religiosité n'est-elle pas une porte ouverte à toutes les hérésies ?

Loin d'incliner le lecteur français à un rapprochement avec l'Allemagne, qui demeure désirable et que